

GERMIVOIRE



www.germ-ivoire.net

Revue scientifique
de littérature,
des langues et
des sciences sociales

ISSN: 2411-6750



Université Félix Houphouët Boigny



www.germ-ivoire.net

**REVUE SCIENTIFIQUE DE LITTÉRATURE
DES LANGUES ET DES SCIENCES SOCIALES**



14/2021 – Volume 2/2

Directeur de publication:

Paul N'GUESSAN-BÉCHIÉ
Université Félix Houphouët-Boigny Abidjan-Cocody

Editeur:

Djama Ignace ALLABA
Université Félix Houphouët-Boigny Abidjan-Cocody

Comité de Rédaction:

Brahima DIABY (Université Félix Houphouët-Boigny Abidjan-Cocody)
Ahiba Alphonse BOUA (Université Félix Houphouët-Boigny Abidjan-Cocody)
Djama Ignace ALLABA (Université Félix Houphouët-Boigny Abidjan-Cocody)

www.germ-ivoire.net

Comité scientifique de Germivoire

Prof. Dr. Dr. Dr. h.c. Ernest W.B. HESS-LUETTICH
Stellenbosch University Private Bag X1

Dr Gerd Ulrich BAUER
Universität Bayreuth

Prof. Stephan MÜHR
University of Pretoria

Prof. Dakha DEME
Université Cheikh Anta Diop - Dakar

Prof. Serge GLITHO
Université de Lomé - Togo

† Prof. Augustin DIBI
Université Félix Houphouët-Boigny (Abidjan)

Prof. Aimé KOUASSI
Université Félix Houphouët-Boigny (Abidjan)

Prof. Paul N'GUESSAN-BECHIE
Université Félix Houphouët-Boigny (Abidjan)

Prof. Kasimi DJIMAN
Université Félix Houphouët-Boigny (Abidjan)

Prof Kra Raymond YAO
Université Félix Houphouët-Boigny (Abidjan)

Prof Daouda COULIBALY
Université Alassane Ouattara (Bouaké)

TABLE DES MATIÈRES

Editorial	5
------------------------	----------

Allemand

YEO Lacina Kulturtransfer zwischen Subsahara-Afrika und dem deutschsprachigen Raum in Geschichte und Gegenwart. Ein Beitrag zum Postkolonialismus- und Globalisierungsdiskurs	6–24
--	------

BOUA Ahiba Alphonse / COULIBALY Lagnimin Marie-Noëlle Uchronie heute studieren: Umgang mit dem Begriff im Lichte einiger Grundbegriffe und Theorien der Postmoderne	25–43
--	-------

Espagnol

COULIBALY Mamadou El estudio del significado en semántica y pragmática: orígenes de los planteamientos actuales	44–61
--	-------

Géographie

ODJOUBERE Jules Ethnobotanique de <i>Detarium senegalense</i> et pression anthropique sur cette espèce dans les phytodistricts de Bassila et du Borgou-Sud en République du Bénin	62–78
---	-------

Gestion

BAH Oumar / SANOGO Boubacar / TRAORE Mohamed Projet expérimental de valorisation des déchets ménagers organiques pour la production de compost biologique à destination de l’agriculture péri - urbaine de Bamako	79–95
--	-------

Lettres (Littérature / Langue)

ANOH Brou Didier D’une écriture diasporique... Formes et pratiques dans trois romans d’Afrique noire francophone	96–110
---	--------

AKA Adjé Justin <i>La jalousie</i> d’Alain Robbe-Grillet, une œuvre fondamentalement Nouveau roman	111–127
---	---------

KOUASSI Koffi Georges La salutation chez le peuple agni de Côte d’Ivoire, un discours poétique théâtralisé dans la didactique de la morale de courtoisie	128–150
---	---------

KPANGUI Kouassi Fonctionnement syntaxique des propositions subordonnées circonstancielle et leurs valeurs dans les proverbes ivoiriens	151–171
---	---------

Sociologie

KOUIN Barnabé Jaurès La performance des organisations interpellée par la compliance et la culture	172–190
--	---------

Éditorial

La pandémie à Coronavirus continue de faire des ravages dans nos sociétés avec son lot de problèmes et de conséquences à tous les niveaux : Psychose, contagion, maladie et décès...

Les recherches scientifiques, à l'instar des autres domaines des activités humaines, s'en trouvent aussi quelque peu impactées, car les enseignants-chercheurs et chercheurs, soumis aux conditions de travail très peu favorables, ne peuvent produire efficacement et impunément, sans tenir compte des nouvelles règles et mesures que leur impose la pandémie : Changement spatio-temporel du cadre de travail, de moyens, de méthodes ... Il est évident que tout ce chamboulement nécessite une réadaptation et rééducation aux nouveaux modes de fonctionnement des systèmes. Et comme chacun, à son niveau, est peu ou prou affecté mentalement, psychologiquement, intellectuellement, physiquement, etc., la vie semble tourner au ralenti. Et les résultats de la recherche d'être livrés au compte-gouttes.

Quoiqu'il en soit, les productions scientifiques ne connaîtront pas d'arrêt total, car c'est de notre activité acharnée et continue que nous apprendrons à connaître le mal qui nous ronge, à le circonscrire et à le stopper définitivement ou, à défaut, à vivre avec lui.

Au regard de ce premier volume du présent numéro de la revue *Germivoire*, il nous semble que les différents auteurs se sont résignés à « combattre » la pandémie et préfèrent continuer dans leur pratique habituelle de la science ; c'est aussi une victoire sur la maladie que de l'ignorer, non pas de manière imprudente dans l'insouciance et au mépris des mesures en la matière mais plutôt en toute conscience et connaissance de son existence implacable, et qu'avec elle, il faut réapprendre et continuer à vivre.

Avec les différentes contributions, la littérature et la philosophie sont toujours à l'œuvre, les phénomènes linguistiques sont étudiés, les faits sociaux et historiques explorés et expliqués.

La revue *Germivoire* voudrait rendre hommage à ces vaillants auteurs qui, malgré cette crise sanitaire et les troubles qu'elle engendre, continuent de la faire vivre et de nourrir la science.

ALLABA Djama Ignace

D'une écriture diasporique : Formes et pratiques dans trois romans d'Afrique noire francophone

ANOH Brou Didier
Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)

Résumé :

Depuis la fin de la colonisation, la littérature africaine, lorsqu'elle parle de l'immigration et de la diaspora, révèle ce qu'il faut appeler « la topique de la migration » construite sur le prisme des questions de *l'ici* et de *l'ailleurs*. En toile de fond, on note un procès dirigé contre le Blanc, lequel aboutit à une anthropologie de la mobilité au centre de laquelle se trouve l'homme africain dans son rapport avec le monde occidental. Cette réflexion, dans une perspective anthropologique, montre, en effet, comment l'écriture diasporique retravaille le paradigme de la mobilité, dans un univers d'hostilité permanente marquée par des algorithmes de la fracture Nord-Sud, afin de dégager les significations sur le plan littéraire. Dans tous ses états, cette écriture, construite avec des formes instables et décalées, fait écho à l'ambiguïté de l'environnement migratoire hostile et déshumanisant pour une grande majorité des Africains migrants.

Mots-clés : Immigration, exil, mobilité, migrants, diaspora, écriture diasporique.

Abstract :

Since the end of colonisation, African literature, when it speaks of immigration and the diaspora, reveals what should be called, "the topic of migration" built on the prism of questions of here and there. In the background, we note a trial directed against the White, which leads to an anthropology of mobility at the center of which is African man in his relationship with the western world. This reflection, from an anthropological perspective, shows, in fact, how diasporic writing reworks the paradigm of mobility, in a universe of permanent hostility marked by algorithms of the North-South divide, in order to identify the meanings on the literary plan. In all its forms, echoes the ambiguity of the hostile and dehumanizing migratory of African migrants

Keywords : Immigration, exile, mobility, migrants, diaspora, diasporic writing

Introduction

De plus en plus, on assiste à une vitalité de la littérature diasporique (ce nouveau profil littéraire) dans les nouvelles écritures africaines. Construite sur les douleurs de l'exil¹ et de l'immigration dont elle se nourrit, l'écriture diasporique se pose comme une réponse à l'héritage colonial africain (Husti-Laboye). La rencontre entre l'Afrique et l'Occident, émaillée par des paradigmes condescendants et réducteurs que sont le déracinement, l'altérité, la différence, le racisme, etc., est sans doute un motif capital de la construction d'une écriture de la mobilité centrée sur *l'ici* et *l'ailleurs*, sur la signification épistémologique de *l'oikos*². A juste titre, la problématique qu'entraîne la tension entre le processus de déracinement et d'enracinement, le double flux ou encore l'entre-deux observé dans le processus migratoire, vise, selon Simon Harel (2005, p. 117), « à interroger le lieu non dans sa fixité, mais à partir des tourments, des appels, des quêtes, des rejets qui lui sont liés ».

L'écriture diasporique ouvre ainsi une porte d'entrée sur l'univers de la mobilité pour comprendre la condition de ceux que Pierre Ouellet (2003, p. 97) considère comme faisant partie de « la communauté des « veilleurs » et de « l'esseulement ». Si cette écriture s'inscrit de façon globale dans le contexte migratoire marqué par « le mouvant, le transit, le transitoire » (Alain Medam, 1993, pp. 59-66), les questions cruciales qu'elle aborde lorsqu'elle « s'ingère » dans le vécu des Africains en situation d'exil ou d'immigration, ouvrent la lucarne sur le sens du conflit entre le sujet migrant et sa société d'accueil. Et pour cause, la question de la mobilité, dans une perspective anthropologique, interroge la signification (postcoloniale) des rapports entre Noirs et Blancs. La question qui en découle reste liée à la façon dont la littérature diasporique africaine retravaille le paradigme de la mobilité pour transcrire la condition du sujet migrant dans sa société d'accueil. Autrement dit, en quoi l'écriture diasporique est une matrice anthropologique bâtie sur "la vie d'ensemble" du sujet migrant ? Comment la littérature diasporique intègre les notions d'altérité, de racisme, de déracinement dans le récit, dans une perspective anthropologique ? A quelle forme d'écriture cette pratique (d'écriture) conduit-elle ?

Ces interrogations qui prennent essentiellement leur ancrage dans le drame migratoire auquel sont confrontés beaucoup d'Africains, sont construites autour de *Black Bazar* d'Alain Mabanckou, *Le ventre de l'atlantique* de Fatou Diome et *Le paradis français* de Maurice Bandaman. Ces trois romans abordent la question de l'homme africain dans son rapport avec

¹ D'origine Latine (*exilium*) signifie littéralement "Hors d'ici", "Hors de ce lieu". Le mot emporte l'idée de "déplacement", de "confrontation" et implique, selon Vera Libertová, l'idée d'un lieu idéal et sans pareil.

² D'origine grecque signifiant une « maison qui protège la cellule familiale », ce terme renvoie au lieu habité et à l'acte d'habiter.

le monde occidental. Ils offrent un champ fertile d'analyses et d'interrogations sur un sujet d'une importance et d'une sensibilité certaines. Ainsi, la réflexion analyse la question de la mobilité, de l'écriture diasporique avec en ligne de mire la condition des « voix marginales » face à la galère de la terre d'accueil. Elle esquisse également le rapport étroit entre la représentation d'une aventure et les traits d'une écriture instable.

1. Exil, migration littéraire et anthropologique de la mobilité

De l'avis de plusieurs anthropologues et critiques, la définition du terme diaspora a beaucoup évolué au XX^e siècle. A l'origine, il servait à désigner la dispersion du peuple juif à travers le monde antique. Plus récemment, notamment à partir des années 1980 où ce mot s'est répandu, il est employé pour désigner la dispersion d'une communauté quelconque. Les travaux d'Alain Medam ou encore ceux de Schnapper permettent de saisir ce concept dans ses dimensions globales, non plus en effet comme évoquant une entité communautaire spécifique, mais désignant toute population dispersée (Dominique Schnapper, 2001, pp. 9-36.) ou déplacée. Une telle approche défendue par plusieurs études contemporaines rétablit la valeur positive désormais accordée à la diaspora, loin des allusions ironiques et parodiques qu'on retrouve, par exemple chez Dany Laferrière (2009).

Le concept d'écriture diasporique émerge dans le flux des notions centrées sur les questions d'exil, de migration, de mobilité, de diversité, etc. Le lieu commun de la démarche migrante est le déplacement d'une communauté vers un espace jugé meilleur. Denise Helly (2006, pp. 17-31) considère la démarche comme un décentrement radical des lieux d'appartenance au bout duquel on retrouve une entité communautaire ayant des liens étroits, du fait d'une communauté de destin. Contrairement à l'immigration qui est généralement un passage, un effet de transit, la diaspora perdure (Alain Medam, 1993, pp. 59-65), en fonction des motifs qui la justifient (raisons économiques, politiques, idéologiques...)

Entre 1980 et 1990, plusieurs intellectuels, les « enfants de la postcolonie » (selon la formule de Waberi) (1998, pp. 8-15) s'installent justement en France, poussés par des conditions socio-politiques, économiques et/ou idéologiques insupportables. Ils goûtent à l'amère expérience du « parisianisme »³ qui déclenche en eux une expérience littéraire marquant le point de départ d'une nouvelle génération d'écrivains. Entre les questions de « chez soi » et de « chez l'autre » qui alimentent leur écriture, on note une réelle volonté d'ouvrir grandement les portes de l'expérience migratoire au commun des mortels. La

³ Notion forgée par Jules-Rosette Bennetta pour désigner la génération des auteurs africains de la diaspora des années 80.

démarche consiste à mettre au grand jour l'expérience douloureuse de l'aventure diasporique, ce qu'Adama Coulibaly appelle « la topique de la migration » (2015, pp. 19-48) marquée notamment par la perte de soi, de son identité, par le déracinement, l'hybridité qui se situe dans « la rencontre inhabituelle des signes culturels, dans la juxtaposition des répertoires habituellement tenus séparés » (1999, p. 44).

A partir du prisme de la différence, de la disjonction, de la rupture, de l'altérité, on note une anthropologie de la mobilité centrée sur le pansement des douleurs de l'amertume migratoire. Partant de certaines « formes particulières [...] d'autobiographie » qui alimentent le processus scriptural les écrivains de la diaspora tentent de pallier, selon Julia Kristeva (1988, p. 26), « l'aphonie de l'allogène ». A juste titre, par leurs écrits, Bandaman, Mabanckou et Diome essaient de porter le poids de l'amertume migratoire et de ses tristes réalités, le poids de ceux qui croient trouver le bonheur en allant s'installer en Occident. Les trois romans posent la (même) problématique de l'enfer de la migration, et tentent de comprendre un drame qui hante l'Afrique depuis des décennies. Les figures de Salie dans *Le ventre...*, de Mira dans *Le Paradis...* et de Fessologue dans *Black...*, toutes victimes à des degrés variables du système des sociétés africaines, révèlent la face cachée de l'eldorado occidental auquel rêvent les jeunes africains.

Le récit de leurs parcours constitue une anthropologie de la mobilité au centre de laquelle se trouve l'homme africain en quête d'un mieux-être, mais qui doit faire malheureusement face à un *topos* hostile, comme c'est le cas pour Mira qui se retrouve dans l'enfer de la prostitution de luxe à Rome, après avoir rencontré l'homme de ses rêves (?) sur internet, lequel deviendra par la suite son pire bourreau, une fois dans l'espace européen. Idem pour Salie, dans le texte de Fatou Diome, dont la quête de liberté pour échapper à certaines pesanteurs sociales locales, est contrariée par une réalité autre une fois en France. Constats qui déclenchent chez les personnages un sentiment contrasté.

L'acné narrative développée par Mabanckou, Bandaman et Diome permet de découvrir l'univers occidental (parisien notamment) comme un espace *crisogène* et *enferique*, un *topos* hostile. Le paradigme du paradis parisien et occidental, tel que rêvé, se transforme en une topographie du trauma qui crée un double flux, l'entre-deux (le sujet est partagé entre le souvenir de la terre d'origine et les réalités de la société d'accueil). La convocation de l'ici et de l'ailleurs, topologie de la mobilité, permet de déceler le lieu commun de l'aventure migratoire : le rêve brisé, la désillusion.

Loin de ressembler à l'idéal rêvé ou souhaité, l'espace diasporique devient le cœur de l'hostilité et de la plasticité, la métaphore de la survie qui entraîne la déconstruction et

l'avilissement du sujet migrant pris au piège du rêve de l'occident. En interrogeant le sens du rapport entre l'Afrique et l'Europe à partir du drame migratoire auquel sont confrontés leurs personnages centraux, Mabanckou, Bandaman et Diome esquissent une écriture de la mobilité qui devient un récit humanitaire, une thérapie aux douleurs de la migration.

Salie, Mira, Fessologue et les autres sont en fait des figures thérapeutiques proposées comme remédiation au drame de l'immigration et de l'exil, dès l'instant où leur parcours active une vision réaliste de l'amertume migratoire, et dévoile la face cachée de la diaspora. La charge et les douleurs de l'aventure migratoire que portent ces figures contribuent à créer une relecture de l'imaginaire diasporique le plus souvent idéalisé, et à façonner (autrement) la vision faussée d'une réalité mal perçue.

A travers leurs écrits, nos trois romanciers créent une onde de choc en libérant une écriture du trauma qui fait corps avec le trauma de la migration. Par cette démarche, le récit de l'émigration prend la forme d'une thérapie opérant une démythification et une démystification d'un sujet qui passe pour être tabou, produit d'une conscience « diasporique » face à ce que Brezault (1992, pp. 143-157) appelle « le malaise de la " condition noire" dans la société française ».

La problématique de l'exil et de l'immigration entraîne une écriture qui s'exprime en effet dans les contradictions et les douleurs de l'aventure migratoire. C'est une écriture du dévoilement et du refus, en réponse au contrat controversé entre les deux pôles déictiques que sont *l'ici* et *l'ailleurs*, entre le continent africain et le pays d'accueil. Au bout du compte, l'écriture diasporique finit par traduire, selon Clément Moisan, l'expérience (celle des écrivains et sujets africains migrants) de la migration, en « des termes susceptibles de toucher » (2008, p. 71).

2. Voix de l'exil / voix marginales : deux univers, un même procès

« L'Europe ou la mort ! » : ce slogan sous forme de testament ouvre la 4^{ème} de couverture de *Le paradis...* de Maurice Bandaman, écrivain et homme politique ivoirien. Cette boutade qui a l'air d'un simple cri de cœur face au désespoir, est la preuve du drame⁴ migratoire auquel sont confrontés les jeunes africains fascinés par l'Europe. Celle-ci devient la métaphore de la mort face au rêve de l'émigration à réaliser coûte que coûte. L'un des traits caractéristiques de l'écriture de la mobilité consiste justement à mettre au grand jour le

⁴ En 2016, plus de quatre mille sept cent (4.700) migrants clandestins sont morts dans la méditerranée en tentant de rejoindre l'Europe au moyen de bateaux de fortune

farouche désir qui anime les jeunes africains migrants de goûter à l'aventure de la migration, même au péril de leur vie.

C'est autour d'un match de football que s'ouvre le roman de Fatou Diome. Mais au fil du texte, comme chez Maurice Bandaman d'ailleurs, le récit est aux prises avec l'équation de l'immigration à tout prix. Pour Madickè et ses amis, il faut « partir ; loin ; survoler la terre noire pour atterrir sur cette terre blanche de mille feux. Partir sans se retourner [...] Partir donc, là où les fœtus ont déjà des comptes bancaires à leur nom et les bébés des plans de carrières » (*Le ventre ...*, p.165). Si de façon générale le récit de l'immigration retrace le parcours difficile des migrants, on note cependant, en toile de fond, les traits d'un procès qui révèle trois univers distincts : les écrivains partis en exil (les voix de l'exil), les jeunes africains immigrés en difficultés (les voix marginales) et l'Europe ou le pays d'accueil.

Centré sur les thèmes de la violence (verbale notamment), de l'exclusion..., ce procès est essentiellement dirigé contre l'Europe, et s'apparente à une forme de nationalisme. Mais chose intéressante, ce même procès est aussi dirigé contre les migrants eux-mêmes, du fait de certaines attitudes déviantes, de certains actes malveillants (violence, vol, prostitution, désordre, ...) lisibles dans les trois romans.

Sur le plan littéraire, la terre d'accueil, construite sur les schèmes du rejet, de la haine et de l'hostilité prend la configuration d'un ensemble d'espaces *crisogènes*, ces « espèces d'espaces » dont parle Georges Perec (1974), dans lesquels les migrants africains vivent le martyr, loin de la douceur du bercail. L'Europe, foyer de la misère et de la désillusion, devient à des endroits et pour certains, la métaphore de l'Afrique en crise et sujette au désordre qu'incarnent les migrants dans leur ville d'accueil (Paris notamment), où, à titre d'exemple, dans « le marché de château-rouge, le quartier général de la pègre africaine », les Africains s'adonnent à des « orgies », fabriquent de « faux billets », fument de « la moquette ou du gazon sec », se livrent à un « trafic illégal » de « drogues nouvelles », etc. (*Black...*, p.35).

Ce qui frappe, c'est que Salie, Fessologue et Mira sont dans une situation d'inquiétude permanente, d'inconfort et de solitude, loin de leurs sociétés d'origine qui est holiste, où l'individu s'efface derrière l'idéal communautaire, ce qui n'est pas le cas dans leurs sociétés d'accueil. Celles-ci se caractérisent par l'hostilité, l'indifférence, la méchanceté, la privation de repos, le racisme larvé... Dans ces conditions, un retour au pays natal (même éphémère) fait du bien, et permet, comme c'est le cas pour Salie de retour à Niodor, de comprendre pourquoi des « Africains, toutes vagues confondues, vivent en majorité dans des taudis », et, « nostalgiques, [...] rêvent d'un retour improbable dans leur pays d'origine, pays qui, tout compte fait, les inquiète plus qu'il ne les attire » (*Le ventre...*, p.176).

Dans cette configuration délétère, on note une ferme volonté de l'écriture de la mobilité de tirer de l'ombre le paradigme du paradis parisien et européen déçu, vil, déconstruit, démystifié, désacralisé, tout comme ce même procès de l'Europe de la désillusion (qui se forgent, selon Janet Paterson dans « *un no man's land* si fréquent dans les textes migrants »), est dirigé contre les migrants qui croient, pour beaucoup (et à tort), que l'eldorado, c'est forcément l'Europe. Lieu du rêve brisé qui contraste avec l'imaginaire féérique qu'elle offre, l'Europe devient un motif de procès dès lors qu'elle se présente comme un espace de non droit, de bestialité. En témoigne cette scène de copulation entre Naty et des chiens de garde, rendue avec un arrière-goût très amer par la victime, dont les amies venues d'Afrique et d'autres contrées, tout comme elle-même d'ailleurs, sont confrontées aux réalités de la prostitution transnationale :

Il se passe que je suis une chienne, ma fille, une vraie chienne ! Hier, ce ne sont pas avec des hommes que j'ai fait l'amour mais avec deux bergers allemands. Quand, après avoir été libérée, je leur ai fait remarquer que leurs chiens m'avaient mordu, ils m'ont simplement dit que ces bêtes étaient vaccinées et en meilleure santé que moi (*Le paradis...*, p. 38-39)

Cette littérature du dépit et de la colère se forge et émerge par ailleurs au moyen d'une écriture marginale, à cause de toutes les formes de rejet et d'humiliation que subissent les migrants, lesquelles sont rendues par des dérives langagières comme « congolais lâchement installé en Europe », « retourne chez toi », « la peau noire, c'est la malédiction de Cham⁵ » (*Black...*, p.39, 41, 231), « Blacks », « vous ne pouvez pas séjourner sur le territoire français », « Bordel ! » , « ils sont bornés ou quoi (*Le ventre...*, p.178, 203, 204, 203) », « Sozzura [...], stupida [...], negra, [...] idiota »⁶ (*Le paradis...*, p.36). Dans les trois romans, les voix de l'exil portent la voix des migrants tout comme elles portent la leur. Ces textes narratifs prennent la dimension d'un procès cinglant contre cette forme d'exclusion qui consiste, ainsi que le rappelle Frantz Fanon (1952, p. 16), à voir le Noir comme « de trop partout ».

L'écriture diasporique devient dans ce cas la résilience au Mal face aux tentatives de réduction du migrant à l'état d'animal. Entre le désir de résider dans le pays d'accueil et le trauma du pays d'origine, s'insère une écriture de témoignage contre les douleurs et le drame de la migration. Comme le rappelle Yannick Lemki (2015, p. 159-182), écrire donc en partant de la « connaissance d'une histoire collective peut être nécessaire à la construction d'une histoire et d'une identité individuelle », celles de la résilience, de la dignité et du refus de la fatalité.

⁵ Cham, qui a vu la nudité de son père Noé ivre a été maudit par ce dernier. Selon certains, les Noirs seraient descendants de ce fils maudit, pour justifier les malheurs qui les frappent de façon générale.

⁶ Sale, stupide, négresse, idiote, en italien

L'opérationnalité d'une telle ambition réside dans le poids des mots pour traduire les maux de la migration. Chaque allusion à la souffrance du migrant constitue un procès dirigé contre la société d'accueil, hostile dans sa figuration et sa configuration. Si le plus souvent le migrant se livre à ce que Yao Louis Konan (2015, pp. 19-48) appelle « le jeu du balancier » entre la terre d'origine et le pays d'accueil, c'est bien parce que l'ici comme l'ailleurs n'offrent aucune alternative crédible, si ce n'est de fabriquer des personnages sous le poids de la mémoire et de la désillusion.

Cet entre-deux anime constamment le parcours du sujet migrant africain dont le regard est fixé sur le passé et le présent, sur « *l'ici* passé et *l'ailleurs*-maintenant » (Yao Louis Konan, 2015, pp. 19-48). Sa lecture de la société d'accueil se forge désormais au prisme de la déception, du rêve brisé que traduit une littérature cinglante tournée vers l'expression du désarroi, et contre ces « espèces d'espaces » dans toute leur configuration *polytopique*. Dans la plupart des cas, le parcours controversé du sujet migrant, avec ses contradictions et ses peines, ses joies et ses douleurs, rappelle la condition de l'écrivain-migrant, qui croit, au moyen de l'écriture, porter la charge d'une aventure diasporique déçue.

A juste titre, « l'exil contribue au déclenchement d'une activité scripturale latente qui met en scène des personnages en perpétuelle quête d'identité, rappelant la condition de l'auteur »⁷. Du coup, pour Lebrun et Colles (2007, p.11), alors qu'« il [l'écrivain-migrant] croit perdre une identité, il s'en découvre une autre par l'écriture ». Ce mouvement de quête contribue à façonner une identité transculturelle⁸ (quoique difficile à mettre en place) qui s'oppose à une identité fixe, recluse aux us et coutumes de la société d'origine. La recomposition identitaire ouvre ainsi la porte à l'intégration dans la société d'accueil qui s'avère être la phase ultime d'un achèvement réussi du processus de migration.

Mais face à la pression, aux vicissitudes, à la précarité, à la désillusion, l'intégration devient difficile. Elle prend les couleurs du caméléon qui refuse de se métamorphoser, de changer de couleur, du fait d'une permanence de la mémoire. C'est cette situation que vit « Yves L'Ivoirien » qui a du mal à faire table rase sur ce que le narrateur appelle la « dette coloniale ». Ses propos en témoignent :

J'en ai marre de balayer les rues de la Gaulle alors que je n'ai jamais vu un blanc balayer les rues de ma Côte d'Ivoire. Puisqu'on ne veut pas savoir qu'on existe dans ce pays, puisqu'on fait semblant de ne pas me voir, puisqu'on nous emploie pour vider les poubelles, eh bien ne cherchons pas midi à quatorze heures, l'équation est simple [...] : plus nous sortons ave les

⁷ Voir mon article, « Poétique des écritures migrantes dans *Le Roi de Kahel* de Tierno Monenembo, *Les écritures migrantes. De l'exil à la migration littéraire dans le roman francophone*, Paris, L'Harmattan, 2015, pp.49-64.

⁸ Le fait pour le sujet africain migrant de s'intégrer dans la culture de sa société d'accueil, suivant le processus du donner et du recevoir.

Françaises, plus nous contribuons à laisser nos traces dans ce pays afin de dire à nos anciens colons que nous sommes toujours là, qu'ils sont contraints de composer avec nous, que le monde de demain sera bourré de nègres à chaque carrefour, des nègres qui seront des Français comme eux, qu'ils le veuillent ou non, que s'ils ne nous remboursent pas dare-dare les dommages et intérêts que nous réclamons, eh bien nous allons carrément bâtardiser la Gaule par tous les moyens nécessaires ! (*Black...*, p.102-103).

Une telle lecture de la condition du sujet africain migrant pose le problème de son intégration et de son assimilation dans sa société d'accueil. Face à la misère de l'exil, les voix de l'exil adoptent la posture de messagers, de défenseurs de la cause des migrants. Leurs écrits prennent la dimension de l'intimité qu'incarne un témoin oculaire qui refuse de se taire. Avec ses *topoi* sur l'altérité de l'autre homme, de l'étranger encombrant qui hante l'imaginaire de l'autochtone (selon Hippocrate, un des personnages anti-migrants dans le roman de Mabanckou, la France ne pouvant plus « héberger toute la misère du monde », les migrants n'ont qu'à « retourner » chez eux, dans leurs « cases en terre battue », *Black*, p.36-37), la littérature diasporique prend la forme du récit de la contestation qui se soustrait de tout refus du silence. La parole diasporique se manifeste comme une incitation à la connaissance de l'homme africain migrant dans son rapport avec le reste du monde (occidental notamment). A une telle dimension morale et anthropologique de la parole diasporique, s'ajoute une recherche esthétique du roman dans la dynamique des nouvelles écritures africaines telles que théorisées, entre autres, par Sewanou Dabla (1986).

3. Le récit diasporique : une écriture instable

Dans une large mesure, l'écriture diasporique demeure un récit de témoignage avec ses codes réalistes et ses formes dont la finalité consiste à traduire la vraisemblance d'une réalité sociale, mais aussi à susciter un effet esthétique frappant. Michael Rinn (1998, p.7) parle de cette aventure testimoniale comme d'une « expression verbale » portée par une aventure du récit, une rhétorique langagière pour exprimer *davantage* une réalité dicible. La fiction de l'aventure migratoire n'acquiert ainsi de sens que par les formes que prend le récit pour traduire une réalité préoccupante et embarrassante.

Face aux *topoi* de la migration comme le racisme, l'indifférence, l'altérité, l'errance, le bourreau (l'espace d'accueil), la victime (le sujet migrant) etc., Mabanckou, Bandaman et Diome proposent une écriture esthétique, des formes originales d'écriture séduisantes et déroutantes. Le récit de la migration, de l'exil, prend ainsi la dimension d'une écriture dans tous ses états, laquelle fait écho à l'ambiguïté de l'environnement migratoire hostile et déshumanisant pour une grande majorité des migrants. Cette écriture se développe contre les

critères de réception habituels et se construit sous les traits de la marginalité, notamment avec une structure générique polymorphe, l'hybridité, la schizophrénie des formes, l'entrelacement des formes hétérogènes, le jeu de la métafiction, l'onirisme, la parodie (de la Bible), l'intertextualité etc.

Les écrivains de l'émigration revendiquent ainsi une liberté créatrice, dans le prolongement des nouvelles stratégies d'écriture centrées sur des textes illisibles, décentrés et déjantés. Leurs textes adoptent la posture d'une écriture de l'insoumission, du désordre et de la rupture, comme pour rester en phase avec l'univers de l'hostilité, de la confrontation et de la contradiction, observé dans la société d'accueil. Cette posture subversive sape et étripe la narration qui se traduit par une écriture de la marge et une horreur narrative. La technique consiste à inscrire le récit dans le superfétatoire et le *chaos* narratif au bout desquels on note une explosion et une fabrique narratives dont les dimensions sont polyphoniques.

Suivant le principe de l'innovation, de l'inventivité, le récit diasporique fonctionne en effet avec des univers narratifs multiples dans lesquels se découvre, par exemples, le « je » témoin qui raconte pour le lecteur, les réalités de la migration, sous les traits de notes de voyage. En règle générale, le récit diasporique est de forme autobiographique, sans doute pour traduire de vive voix et au mieux, les déceptions et les mésaventures de la migration. Construit sur soi-même et sur la vie des autres, le texte diasporique est ainsi porté par un « je » (témoin et acteur) qui sait beaucoup et veut tout dire, à l'instar des voix de Salie, de Fessologue ou encore de Mira, très présentes dans le récit. Cette stratégie vise à convaincre le lecteur que l'événement raconté et les informations fournies sont réels et non le produit d'une imagination. La forme du « je » témoin et acteur participe d'un pacte avec le lecteur qui croit vivre lui-même l'événement de la migration.

Les mécanismes intertextuels permettent également de relier le récit de la migration à d'autres textes, suivant des approches bien différentes, mais sans doute dans une démarche de mimétisme narratif et idéologique. On note en effet que dans leurs textes narratifs, Bandaman, Mabanckou et Diome évoquent des *onomaturgies* célèbres aussi bien de l'espace africain qu'occidental. Au demeurant, un parallèle peut être établi avec des pairs tels Camara Laye, Ferdinand Oyono, René Maran etc. (*Black...*, p. 83), Balzac, Marx, Hugo, Molière etc. (*Le ventre...*, p.65) du point de vue de la perception de ce phénomène que saisit l'écriture. Le brassage générique, notamment les lettres qu'on retrouve chez Diome (p. 98,103) ou encore la chanson chez Mabanckou (p. 182) ajoute à l'instabilité de leurs textes, tout comme les allusions ou parodie de la Bible créent un effet textuel et formel frappants, « une écriture de l'extrême contemporain » selon les termes de Dornier et Dulong (2015). Cette fabrique de

l'écriture « participe du même coup à la définition d'une sémiotique nouvelle de l'art », le plus souvent *illisible*, à l'exemple de ce verset biblique (parodié à souhait): « Siffle moi ces trois bières ! Une pour le père, une autre pour le fils et une autre pour le Saint-Esprit » (*Black...*, p. 106).

Bien que l'expérience de la migration soit traumatisante, la parole du témoin acquiert une autonomie narrative qui conduit à une narration complexe et marginale, à une écriture « déchet » susceptible de traduire au mieux la souffrance liée à l'émigration, à l'exil. La mise en évidence du désordre narratif, du polymorphe et même de l'impureté (Scarpetta, 1985), de la parole indécente voire de la place publique, participe d'une « contre-écriture » qui, pour Simon Harel (2005, p. 63), est « une autre forme du témoignage, puisque le sujet migrant est le porteur de l'envers de la mémoire officielle qu'il dénonce par son écriture ».

De ce point de vue, *Black...*, *Le ventre...* et *Le paradis...* offrent le schéma d'une écriture radicale, transgressive et impure dans laquelle se découvrent les thèmes de la folie, du sexe, du corps et du bas-corps ..., qui fonctionnent dans le récit comme la métaphore du trauma. Plus qu'une simple « expression verbale », le discours, lorsqu'il élit des formes impures, comme c'est le cas dans *Le paradis...* avec « sale négresse ! Sale pute ! Chienne qui pue le porc (p. 101), « je baise mieux que toi » (p. 139), revendique notamment une autonomie narrative que le sujet africain migrant recherche pour compenser la liberté confisquée par sa société d'accueil. Une telle démarche reflète la complexité des identités africaines diasporiques marquées par la distance et le souvenir du pays d'accueil que le roman tente de représenter.

Dans les trois romans, le récit fonctionne sous les traits d'une écriture labile qui obéit aux principes narratifs d'une « écriture nomade » non marquée selon Anne-Marie Mol et John Law (1994, p. 643), « par des frontières », de sorte que celle-ci peut être poreuse, aller et venir. Comme un nomade qui va dans tous les sens pour trouver sa voie, l'écriture diasporique recherche et impose sa voie dans la structure informelle qu'offre un récit *fluide* fonctionnant dans un univers où l'écriture est déconstruite, illisible, instable, rappelant la condition haletante du migrant.

Les différentes perturbations observées dans le récit, les allées et venues des personnages, et l'étrangeté du système narratif reposent sur un profond désir d'altération du texte narratif. Le récit se fait marginal quand par fragments, des récits parallèles s'agrippent à l'histoire centrale pour former un ensemble hybride renvoyant à un genre monstrueux sans identité fixe. Dès lors, écrit Susini-Anastopoulos (1997, p. 120), « par rapport aux canons qui définissent un genre ou une œuvre, cette irrégularité, cette difformité [est une] source

d'inattendu, de dépaysement, voire de malaise ». Ainsi dans *Le paradis...*, des « blagues » et des « plaisanteries » (p. 56) se greffent à la mésaventure de Mira qui en constitue l'histoire centrale, entraînant une écriture parasitaire qu'on observe également chez Mabanckou quand il évoque l'exil à Nancy du père de « Couleur d'origine » « parce qu'opposé au Président (du Nord) du Congo » (*Black...*, p. 77), et chez Diome, dans le récit du retour de Salie à Niador, ce qu'elle appelle elle-même « l'envie de remonter à la source » (*Le ventre...*, p. 166).

Cette pratique du récit participe d'un processus de création et de renouvellement sans lesquels le texte narratif se viderait de sa substance esthétique. De toute évidence, ce qui compte pour l'écrivain, c'est de créer les conditions pour que « le lecteur », pour reprendre les termes de Stephen King (1995, p. 37), soit « personnellement touché » aussi bien par le contenu du récit romancé que par l'esthétique de la forme. L'enjeu réside donc dans la double fonctionnalité d'un récit dont le questionnement se manifeste à la fois sur le plan thématique et esthétique.

Conclusion

Comment *écrire* la diaspora ? Comment transcrire par des mots la topique de l'immigration avec ses joies (le plus clair du temps éphémères) et ses douleurs ? C'est ce que l'écriture diasporique africaine, genre dynamique et à l'ère du temps, tente de mettre en avant, avec des auteurs dont l'écriture essaie de réinventer le monde pour qu'il soit plus communautaire, à partir du parcours mouvementé de la plupart des sujets africains migrants. Cette réflexion a donc montré que l'écriture diasporique africaine s'inscrit dans une forme d'anthropologie et de réflexion sur l'homme africain migrant dans son rapport avec l'Occident. Dans la foulée, elle brosse le tableau d'un procès contre l'Europe, assorti d'une écriture qui bouleverse le champ habituel de la pratique du roman, sans doute pour rester en phase avec son univers de référence.

Mabanckou, Diome et Bandaman impriment une écriture capable de faire entendre la voix des migrants loin de leur terre d'origine. Leurs textes acquièrent une fonction narrative et testimoniale frappantes face aux cris de cœur liés à la déconfiture des sociétés contemporaines. Patrick Nganang (2009, p. 15) formule cette situation dans les termes suivants : « A la différence de nos parents qui ont en leurs mains vu naître un continent, nous sommes des nécrologues des nations ». Une opinion sans doute caractéristique de la posture sociale et narrative des personnages migrants de ces trois romanciers, soumis à des actes de *zoomorphisation* que confirment ces propos de Papa Samba Diop (2007, pp. 10-16) : « Les

personnages de ces romans sont exilés dans des confins de bonnes insalubres, métiers harassants aux salaires dérisoires, loisirs inexistant. Autant de lieux ou de conditions concentrationnaires d'où ils rêvent d'une existence normale, dont ils se sentent irrémédiablement exclus ».

Sur un angle socio-textuel et sociocritique, cette contribution a voulu questionner le niveau textuel et extra-textuel du paradigme de la mobilité, à partir de trois romans dont les auteurs vivent les affres de la migration qui est devenu un thème littéraire africain, de l'intérieur (Mabanckou, Diome) et de l'extérieur (Bandaman). A travers une écriture tranchée, acerbe et intime, infléchie aux exigences du récit de la migration, ces trois romanciers tentent d'apporter une réponse à un héritage colonial qui inaugure des questionnements logiques sur le sens des rapports entre les hommes, entre le migrant et sa terre d'accueil.

La spécificité de cette écriture de la mobilité réside dans l'interstitiel (l'entre-deux) dû à l'étrangeté de l'espace d'accueil qui s'avère être un espace de tourments et du manque. Du coup, note Marion Sauvaire, « le pays réel et le pays rêvé s'imbriquent dans l'imaginaire des personnages ou se déplacent au gré d'une narration polyphonique, dans un constant aller-retour entre le pays natal et le pays d'accueil ». Le retour de Salie sur sa terre natale, mais surtout le « départ volontaire » de Mira (*Le paradis...*, p.164) de l'enfer européen participent à juste titre d'un processus de *déconstruction* de l'imaginaire du migrant dans sa perception idéaliste de l'ailleurs, légitimant et validant ainsi une pratique d'écriture qui forge sa posture dans le réalisme tragique.

Bibliographie

Corpus

Bandaman, Maurice, *Le paradis français*, Abidjan, NEI-CEDA, 2008

Diome, Fatou, *Le ventre de l'atlantique*, Paris, Anne Carrière, 2005

Mabanckou, Alain, *Black Bazar*, Paris, Seuil, 2009

Références bibliographiques

Brezault, Eloïse (2012) : « Du malaise de la "condition noire" dans la société française », *Nouvelles Etudes francophones*, Nebraska : University of Nebraska Press, n°26-2, pp.143-157.

Brou, Didier Anoh (2015) : « Poétique des écritures migrantes dans *Le Roi de Kahel* de Tierno Monenembo, *Les écritures migrantes. De l'exil à la migration littéraire dans le roman francophone*. Paris : L'Harmattan, pp.49-64.

Coulibaly, Adama (2015) : « Esquisses d'une problématique de l'écriture migrante dans le roman... », *Les écritures migrantes. De l'exil à la migration littéraire dans le roman francophone*. Paris : L'Harmattan, pp.19-48.

Dabla, Sewanou (1986) : *Nouvelles écritures africaines. Romanciers de la seconde génération*. Paris : L'Harmattan.

Diop, Papa Samba (2007) : « Le roman francophone subsaharien des années 2000. Les cadets de la post-indépendance », *Notre Librairie*. Paris : Culture Sud, n°166, pp. 10-16.

Fanon, Frantz (1952) : *Peau noire, masques blancs*. Paris : Seuil, Coll. « Points ».

Harel, Simon (2005) : *Les passages obligés de l'écriture migrante*. Montréal : XYZ éditeur.

Helly, Denise (2006) : « Diaspora : un enjeu politique, un symbole, un concept ? », *Espace, Populations, Sociétés*. vol. 1, pp. 17-31

King, Stephen (1995) : *Anatomie de l'horreur-I*. Paris : Editions du Rocher.

Konan, Yao Louis (2015) : « D'un débat... autour de l'écriture migrante dans le ventre de l'Atlantique de Fatou Diome et le Paradis français de Maurice », *Les écritures migrantes. De l'exil à la migration littéraire dans le roman francophone*. Paris : L'Harmattan, pp.19-48.

Kristeva, Julia (1988) : *Etrangers à nous-mêmes*. Paris : Fayard.

Laferrière, Dany (2009) : *L'Énigme du retour*. Montréal : Boréal.

Lebrun, Monique et Colles, Luc (2007) ; *La littérature migrante dans l'espace francophone : Belgique-France-Québec-Suisse*. Belgique : E.M.E & Inter Communication, sprl.

Lemki, Yannick (2015) : « Écriture migrante et perte identitaire dans les œuvres de Gisèle Pineau, *Les Écritures migrantes. De l'exil à la migration littéraire*. Paris : L'Harmattan, pp.159-182.

Medam, Alain (1993) : « Diaspora/diasporas. Archétype et typologie ». *Revue européenne des migrations internationales*. Poitiers : Université de Poitiers, vol. 9, n° 1, pp. 59-65.

Moisan, Clément (2008) : *Écritures migrantes et identités culturelles*. Editions Montréal : Nota Bene.

Mol, Anne-Marie et Law, John (1994): « Religions, networks and fluids: anaemia and social topology ». *Social Studies of Science*. 24.

Nganang, Patrick (2009) : *La République de l'imagination*. Paris : Vents d'ailleurs.

Ouellet, Pierre (2003) : *L'Esprit migrateur. Essai sur le non-sens commun*. Montréal : Trait d'union, coll. « Le soi et l'autre ».

Perec, Georges (1974) : *Espèces d'espaces*. Paris : Ed. Galilée.

Rinn, Michael (1998) : *Les récits du génocide. Sémiotique de l'indicible*. Lausanne / Paris : Delachaux et Niestlé.

Sauvaire, Marion. « De l'exil à l'errance, la diversité des sujets migrants. Le cas des romanciers caribéens au Québec », *Amerika* n°5, Allers/Retours. Migrations transatlantiques, interaméricaines et territoires littéraires en devenir, En ligne, (Consulté le 15 Mai 2017. URL : <http://amerika.revues.org/2511;DOI> 10.4000/amerika.2511).

Sherry, Simon (1999) : *Hybridité culturelle*. Montréal : L'île de tortue, coll. « Les élémentaires, une encyclopédie vivante ».

Scarpetta, Guy (1985) : *L'impureté*. Paris : Editions Grasset et Fasquelle.

Schnapper, Dominique (2001) : « De l'État-nation au monde transnational. Du sens et de l'utilité du concept de diaspora », *Revue européenne de migrations internationales*. Poitiers : Université de Poitiers, vol. 17, n° 2, pp. 9-36.

Susini-Anastopoulos, Françoise (1997) : *L'écriture fragmentaire. Définitions et enjeux*. Paris : PUF.

Waberi, Abdourahmane (1998) : « Les enfants de la postcolonie, esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains francophones d'Afrique noire ». Paris : *Notre Librairie*, n° 135, Sept-Déc, pp. 8-15.